



Reynaldo Hahn (1874 – 1947)

Chansons grises (Paul Verlaine)

Chanson d'automne

Les sanglots longs
des violons
de l'automne
blessent mon cœur
d'une langueur
monotone.

Tout suffocant
et blême, quand
sonne l'heure
je me souviens
des jours anciens,
et je pleure...

Et je m'en vais
au vent mauvais
qui m'emporte
de çà, de là,
pareil à la
feuille morte...

Tous deux

Donc, ce sera par un clair jour d'été
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux

L'allée est sans fin

L'allée est sans fin
Sous le ciel, divin
D'être pâle ainsi !

Sais-tu qu'on serait
Bien sous le secret
De ces arbres-ci ?

Le château, tout blanc
Avec, à son flanc,
Le soleil couché,

Les champs à l'entour...
Oh ! que notre amour
N'est-il là niché !

En sourdine

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient, à tes pieds, rider
Les ondes des gazons roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

L'heure exquise

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...
Ô bien aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...
Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...
C'est l'heure exquise.

Paysage triste

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,

Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,

Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées,
Tes espérances noyées.

La bonne chanson

La dure épreuve va finir.
Mon cœur, souris à l'avenir!
Ils sont finis, les jours d'alarmes,
Où j'étais triste jusqu'aux larmes!
J'ai tu les paroles amères,
Et banni les sombres chimères!
Mes yeux, exilés de la voir,
De par un douloureux devoir,
Mon oreille, avide d'entendre
Les notes d'or de sa voix tendre,
Tout mon être et tout mon amour
Acclament le bienheureux jour,
Où, seul rêve et seule pensée,
Me reviendra la fiancée!

Henri Duparc (1848 – 1933)

Phidylé (Leconte de Lisle)

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers,
Aux pentes des sources moussues,
Qui dans les prés en fleur germant par mille issues,
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé! Midi sur les feuillages
Rayonne et t'invite au sommeil.
Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,
Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule au détour des sentiers,
La rouge fleur des blés s'incline,
Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,
Cherchent l'ombre des églantiers.

Mais, quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,
Verra ses ardeurs s'apaiser,
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente!

Extase (Henri Cazalis)

Sur un lys pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort :
Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien aimée :
Sur ton sein pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort.

Soupir (Sully-Prudhomme)

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
Toujours l'aimer!

Ouvrir les bras et, las d'attendre,
Sur la néant les refermer!
Mais encor, toujours les lui tendre
Toujours l'aimer.

Ah! ne pouvoir que les lui tendre
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs toujours les répandre,
Toujours l'aimer...

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais d'un amour toujours plus tendre
Toujours l'aimer.

Testament (Armand Sylvestre)

Pour que le vent te les apporte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort!

Toute ma sève s'est tarie
Aux clairs midis de ta beauté,
Et, comme à la feuille flétrie,
Rien de vivant ne m'est resté;

Tes yeux m'ont brûlé jusqu'à l'âme,
Comme des soleils sans merci!
Feuille que le gouffre réclame,
L'autan va m'emporter aussi...

Mais avant, pour qu'il te les porte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort!

Francis Poulenc (1899 – 1963)

Chansons gaillardes FP 42 (Textes anonymes du XVIIe)

La maîtresse volage

Ma maîtresse est volage,
Mon rival est heureux;
S'il a son pucelage,
C'est qu'elle en avait deux.
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

Chanson à boire

Les rois d'Égypte et de Syrie,
Voulaient qu'on embaumât leurs corps,
Pour durer plus longtemps morts.
Quelle folie! Buvons donc selon notre envie,
Il faut boire et reboire encore.
Buvons donc toute notre vie,
Embaumons-nous avant la mort.
Embaumons-nous;
Que ce baume est doux.

Madrigal

Vous êtes belle comme un ange,
Douce comme un petit mouton;
Il n'est point de cœur, Jeanneton,
Qui sous votre loi ne se range.
Mais une fille sans tétons
Est une perdrix sans orange.

Invocation aux Parques

Je jure, tant que je vivrai,
De vous aimer, Sylvie.
Parques, qui dans vos mains tenez
Le fil de notre vie,
Allongez, tant que vous pourrez,
Le mien, je vous en prie.

Couplets Bachiques

Je suis tant que dure le jour
Et grave et badin tour à tour.
Quand je vois un flacon sans vin,
Je suis grave, je suis grave,
Est-il tout plein, je suis badin.

Je suis tant que dure le jour
Et grave et badin tour à tour.
Quand ma femme me tient au lit,
Je suis sage toute la nuit.
Si catin au lit me tient,
Alors je suis badin!
Ah! belle hôtesse, versez-moi du vin!
Je suis badin, badin, badin.

L'offrande

Au dieu d'Amour une pucelle
Offrit un jour une chandelle,
Pour en obtenir un amant.
Le dieu sourit de sa demande
Et lui dit: « Belle, en attendant,
Servez-vous toujours de l'offrande ».

Lionel Daunais (1901-1982)

Fantaisies dans tous les tons (Daunais)

La belle jeunesse

Il faut s'aimer toujours
Et ne s'épouser guère.
Il faut faire l'amour
Sans curé ni notaire.

Cessez, messieurs, d'être épouseurs,
Ne visez qu'aux tirelires,
Ne visez qu'aux tourelours,
Cessez, messieurs, d'être épouseurs,
Ne visez qu'aux cœurs!
Cessez, messieurs, d'être épouseurs !
Holà! Messieurs, ne visez plus qu'aux cœurs!

Pourquoi se marier,
Quand les femmes des autres
Ne se font pas prier
Pour devenir les nôtres.
Quand leurs ardeurs,
Quand leurs faveurs,
Cherchent nos tirelires,
Cherchent nos tourelours,
Cherchent nos cœurs.

Sérénade

Avec une si belle main,
Que servent tant de charmes,
Que vous devez du dieu malin,
Bien manier les armes.
Et quand cet enfant est chagrin
Bien essuyer ses larmes.

Rose

Rose, dans les passeroses
Avec le cousin Chose,
Ne dit pas grand' chose,
Et pour cause.
Rose a la bouche close
Car en virtuose
Sur ses lèvres roses
Le cousin Chose pose
Ce que l'on suppose.
L'homme propose
Et la femme dit : ose !
J'en sais quelque chose,
C'est moi le cousin Chose.

Jaune

Un vieux mandarin de Pékin
Et qui souffrait un peu du foie,
Devenait cocu chaque fois
Que sa femme allait à Nankin !

Carreauté

Deux vieux pions
Au bord d'un damier
Commentent Scipion
Ou François premier

En lorgnant les dames
Qui voient leurs jetons
Jouer à trou-madame
Ou à saute-moutons.

Noir

Deux nègres, à la peau d'ébène
En sweater foncé, sur un tas d'charbon
Dans l'tender obscur d'une locomotive,
Qui roule, roule, roule dans la nuit.
Deux nègres, en ôtant la suie
De leurs yeux tout noirs,
Pour voir les ténèbres
Parlent de cirage d'un air plutôt sombre
Un soir à minuit. Ah ! Ah !
Tout ça n'est pas clair
Tout ça n'est pas très très très clair !

Vert

C'était une lady aux yeux pers,
Irlandaise par son grand-père,
Qui détestait comme une vipère
Son vieux mari, un lord et pair.

Devant son verre de crème de menthe,
Ce britannique à l'œil de verre,
À la façon d'un vieux trouvère,
Rimait des vers à son amante.

Or, un hiver, la jalousie,
Tapie derrière une persienne
Fit faire à l'épouse des siennes
Avec un beau joujou fusil.

(Un fusil couleur émeraude
Et dont le chien était de jade
De quoi faire une jolie salade
Dans les mains d'une saligaude.)

Le vieux mari entre deux vers,
Venait d'ôter son œil de verre.
Elle lui dit : My dear lover
Je vous en prie, restez couvert.

Du premier coup de revolver
La crème de menthe vole en l'air
Le second coup va de travers
Percer son trou au diable vert.

Alors l'épouse au cœur pervers
Tourna contre elle le revolver
En s'écriant dans un cri rauque :
« All is over, I missed the bloke ».

Et lui remit son œil de verre
En se versant une autre menthe
Et, calmement à son amante,
Signa ses vers : Yours for ever ».

Blanc

Elle était pâle et si blanche,
Marie-Blanche,
Que tous les gars du pays
L'appelaient la blanche Marie

Elle était née un dimanche,
Marie-Blanche,
Son père attendait un mâle,
Elle arriva blanche et pâle,

On la cherchait dans les draps,
Où est-elle ? Ah ! la voilà !
Puis elle tétait sa nourrice,
Toute blanche comme un lys.

Après le régime au lait
Vint la diète au blanc d'poulet
Blanc-manger et puis, que sais-je,
Peut-être des œufs à la neige ?

Ça lui fit une paire de hanches,
Marie-Blanche,
Mais vraiment son grand succès
C'était son beau teint de craie.

Comme un oiseau sur la branche,
Marie-Blanche,
En tutu apprit la danse,
Genre « Cygne de Saint-Saëns »

Elle eut d'abord deux amants
(faut tout d'même un commenc'ment)
Un meunier pour la farine
Et un banquier pour l'hermine.

Puis ce fut un psychiatre
Qui aima son corps d'albâtre
Et le grand cheik Mokaddem
Qui l'appelait « Double-Crème »

Ensuite elle connut Don Sanche
Marie-Blanche,
Un fabuleux blanc d'Espagne
Qui la noyait au champagne.

Cela fait bien des nuits blanches,
Marie-Blanche,
À tant brûler la chandelle,
On froisse un peu ses dentelles.

Elle était pâle et si blanche,
Marie-Blanche, sur les planches,
Que tous les gars du pays
Ont pleuré la blanche Marie.

Brun

Un très jeune moinillon,
Nu sous sa robe de bure,
S'en allait faire plongeon
Dans un lac d'Estrémadure.

Une brune aux yeux marrons
En canot couleur noisette
Veut replacer sa coll'rette
Mais échappe son aviron.

N'écoutant que son courage
Le jeune homme entre en action
Et, en gagnant le rivage
Il perdit sa vocation !

Gris

Mardi-gras,
Un rat gris
de l'égout
Passe au ras
de l'homme gris
de dégoût

Mardi gris,
Dans la boue,
un trouillard
Rabougri
est debout
dans l'brouillard

Une fille
perd l'aplomb,
Ses chevilles
sont en plomb,
Quelle souillon !

L'a une mine
de crayon
la coquine
en haillons
Qui s'englue
dans la rue.

Mardi gras,
Cette brune
à couper
À pleins bras,
C'est du rhume
en purée

Mardi gris,
Et le flic
qui en craque
d'ennui
Fait flic-flac
dans la pluide

Une ardoise
part du toit
La sournoise
est pour toi,
Quelle tuile !

On dirait
que la ville
apparaît
Et puis file
dans la glaise,
À l'anglaise !

Rayé

Ils étaient deux zèbres
L'esprit un peu zig-zag
Jouant les zigoteaux
Firent la courte échelle
Pour aller décrocher
Le poteau du barbier.

Ils étaient deux zèbres
L'esprit un peu plus vague
Derrière les barreaux
Qui léchaient leur écuelle,
Le menton mal rasé
En pyjama rayé.

Mauve

Une veuve voilée sous un voile violet
Que le vent violent visiblement violait,
Dans sa voiture mauve avec moteur en V
Fit un savant virage en bravant les tramways.

Elle trouvait la vie vide depuis qu'un contrevent
Vissa sur le pavé son époux si violent
Qui devint violacé et dort dorénavant
Sous un champ de violettes valsant au gré du vent.

Elle vit une voyante qui lui dit, la voyant :
« Je vois venir vers vous un chevalier servant
Qui verse la vodka et casse la vaisselle
Chez un très vieux vicomte souffrant de varicelle. »

Or voici qu'aux vendanges en buvant le vin neuf
La veuve convolait avec un valet veuf.
Un valet qui valait ce qui vaut un valet
Et ce veau de valet ne voulait que voler.

Il lui vola d'abord ses vertes illusions
Et au temps des lilas sa veste de vison
Sa vaisselle de Venise, sa villa de Valence,
Sa valise lie-de-vin et son vase avec anse.

Une viole d'amour signée Stradivarius.
Il viola Violaine qui vénérât Vénus
Prit la voiture mauve la vendit cent mille thunes
Et au temps des cerises s'esquiva pour des prunes

Réservez vos dates !

Prochain récital *Lied & Mélodie*

Jeudi 1er décembre 2016 à 19h30
Genève, Palais de l'Athénée, Salle des Abeilles

Récital « Romances russes »

Mélodies de Tchaikovsky et Rachmaninov

Benoît Capt – baryton
Alexis Golovine – piano

Présentation des œuvres par Mathilde Reichler à 19h